



Le retour mémoriel à l'expérience de l'excision dans *La Petite Peule* de Mariama Barry. Une écriture à l'image du trauma

Assia Marfouq

Hassan First University of Settat, Maroc

assia.marfouq@uhp.ac.ma

<https://orcid.org/0000-0002-1803-3279>

Reçu le 16-09-2023 / Évalué le 26-06-2024 / Accepté le 21-09-2024

Résumé

En Afrique traditionnelle, l'excision représente une épreuve initiatique d'une grande endurance dans la vie d'une femme comme le tatouage des lèvres ou beaucoup de pratiques mutilantes qui testent sa force par la douleur et sa capacité à fonder une famille. Effectuée principalement à l'âge de l'enfance, l'excision est largement abordée par les femmes auteurs africaines, vu les douleurs physiques et psychiques qu'elle engendre. À travers *La Petite Peule* de Mariama Barry, un récit représentatif de l'excision en Afrique, nous verrons comment s'opère le retour mémoriel à cette expérience traumatisante et se reflète dans l'écriture.

Mots-clés : mémoire, excision, *La Petite Peule*, Barry

O memorial volta à experiência da excisão feminina em *La Petite Peule* de Mariama Barry. Uma escrita à imagem do trauma

Resumo

Na África tradicional, a excisão feminina representa uma importante prova iniciática de grande resistência na vida de uma mulher, como a tatuagem nos lábios ou muitas práticas mutilantes que testam a sua força através da dor e a sua capacidade de fundar uma família. Realizada principalmente na infância, a excisão é amplamente discutida por autoras africanas devido à dor física e psicológica que causa. Através de *La Petite Peule* de Mariama Barry, história representativa da excisão feminina em África, veremos como se dá e se reflete na escrita o regresso memorial a esta experiência traumática.

Palavras-chave : memória, excisão, *La Petite Peule*, Barry

The memorial return to the experience of excision in *La Petite Peule* by Mariama Barry. Writing in the image of trauma

Abstract

In traditional Africa, excision represents an important initiatory test of great endurance in the life of a woman like the tattooing of the lips or many mutilating practices which

test the strength of a woman through pain and her capacity to raise a family. Carried out mainly during childhood, excision is widely discussed by African authors given the physical and psychological pain it causes. Through *La Petite Peule* by Mariama Barry, a representative story of excision in Africa, we will see how the memory return to this traumatic experience takes place and is reflected in the writing.

Keywords : memory, excision, *La Petite Peule*, Barry

Introduction

En abordant la littérature africaine francophone, nous avons affaire à une écriture de dénonciation. En effet, l’auteur oriente son projet d’écriture, de façon à ne pas se heurter au pouvoir hégémonique, surtout du côté des femmes. L’objectif de cet article est de dévoiler quelques aspects de l’autocensure dans la littérature féminine, particulièrement celle qui traite de la mutilation sexuelle considérée parmi les armes redoutables du patriarcat pour contrôler la femme par la violence et la douleur.

La condition féminine dans *La Petite Peule* de Mariama Barry se traduit par un désir de raconter qui cache des non-dits. L’écriture ne semble pas emprunter le chemin thérapeutique, mais se présente comme une volonté d’oublier le passé sans trop s’attarder sur les épisodes traumatiques. Cela nous conduit à expliciter le traumatisme psychique et sa relation avec la narration caractérisée par des procédés de langue comme la syncope et la périphrase. Il s’agit de montrer comment Mariama Barry procède à un exercice de gestion de la mémoire où il faudrait bien choisir entre ce qui pourrait être dit de ce qui devrait être omis afin de convenir à un dualisme conflictuel qui pousse l’auteur à se libérer de son passé par l’écriture, mais qui l’empêche en même temps de dire sa douleur à cause de son appartenance à une communauté où la femme doit toujours se montrer forte. Nous verrons aussi comment l’écriture de l’oubli et du refoulement dans *La Petite Peule* est une narration conditionnée et infidèle qui cache une tension entre la nature de l’écriture autobiographique qui invite la mémoire à s’exprimer, et la volonté d’oublier en refusant de verbaliser la douleur que manifeste l’auteur.

1. Aperçu sur l'excision en Afrique postcoloniale

En Afrique ancestrale comme en Afrique contemporaine, les traditions et les mythes jalonnent massivement la culture de ces sociétés. Les mythes et les traditions sont ancrés dans l'imaginaire du peuple africain au point qu'ils deviennent parfois un dogme. Mais, parallèlement à cela, ils peuvent aider à la cohésion sociale selon les partisans de ces pratiques. Ces traditions sont transmises de génération en génération. Parmi celles les plus connues en Afrique, on reconnaît l'excision qui demeure la pratique la plus mutilante. Dans cette section, nous essayerons de donner une définition à l'excision, de voir ses types et de tracer un aperçu historique de sa pratique en Afrique tout en mentionnant les écrivains et les activistes qui ont dénoncé cette mutilation, en soulignant leurs contributions dans la lutte pour l'éradication de cette pratique.

En général, l'excision est l'ablation d'une partie du tissu biologique, le capuchon clitoridien, voire le clitoris entièrement. L'excision peut être accompagnée parfois de l'ablation des petites lèvres et la suture des grandes lèvres. L'excision est une pratique dont la technique et la gravité changent selon le type. On reconnaît par conséquent, l'ablation du clitoris seul, partiellement ou totalement, l'infibulation qui consiste en l'ablation totale du clitoris, des petites et des grandes lèvres puis la suture de l'entrée du vagin, le grattage et la cicatrisation du vagin, le resserrement du vagin à l'aide de substances abrasives ou autres, l'introcision qui consiste à élargir l'orifice vaginal à l'aide d'outils tranchants. Raymond Verdier, ayant fréquenté plus de vingt années les Kabié du Nord-Togo, explique le terme « excision » en ces termes :

Le terme d'excision qui implique l'action de couper se rapporte à un ensemble de techniques visant à détruire partiellement ou totalement le clitoris et les petites lèvres. Ces pratiques vont de la simple piqûre du clitoris à la destruction vulvaire élargie obtenue par ablation ou par d'autres procédés vulnérants (écrasement, brûlure) (Verdier, 1995 : 98).

Raymond Verdier constate qu'il existe deux types d'excision :

Type I : L'excision a minima également appelée « sunna » comporte l'excision limitée du prépuce clitoridien. Elle se pratique surtout en milieu musulman et compte en Afrique du Nord Est (Égypte, Soudan), en Arabie méridionale et en Indonésie.

Type II : L'excision élargie ou excision commune qui comporte l'assation du clitoris et des petites lèvres ; c'est la forme d'excision la plus répandue. On la retrouve dans de nombreuses sociétés animistes musulmanes d'Afrique intertropicale parmi lesquelles se situent les minorités ouest-africaines qui vivent en France (Verdier, 1995 : 99).

L'excision est d'une grande endurance physique. Si elle est encore défendue dans quelques pays africains, c'est parce qu'elle vise, selon les partisans, à préserver la virginité de la fille, à améliorer le plaisir sexuel de l'homme, à interdire l'orgasme aux femmes et à garantir un mariage réussi. Pour toutes ces raisons, on considère en Afrique subsaharienne que le clitoris d'une femme, dont la forme qui émerge et semble proche du sexe d'un homme, comme une imperfection, un résidu et une partie malsaine. La femme doit s'en débarrasser pour retrouver la pureté et la chasteté.

Aujourd'hui comme hier, les mentalités sont encore prisonnières de cette pratique mutilante sur les deux plans, physique et moral. C'est le cas de plusieurs filles qui se trouvent obligées de subir sans rien dire. Elles sont victimes de douleurs, de chocs et de traumatismes psychiques. Elles vivent l'exclusion et l'isolement social en cas de refus. Elles souffrent également des maladies infectieuses, des pertes de sang, des lésions, des problèmes sexuels et reproductifs, de la stérilité, des dommages irréversibles et enfin, elles sont dans plusieurs cas confrontées au décès.

L'excision donne à voir une certaine infériorisation de la femme dans les pays qui pratiquent cette tradition. Le corps de la femme n'est considéré alors que comme un objet de procréation. Le plaisir sexuel n'est qu'un effet sans importance. Pierre Henri met le point sur cet aspect :

Progressivement, la sexualité féminine s'est trouvée dépouillée de tout ce qui n'était pas en liaison directe avec la procréation. Elle a perdu ainsi toute valeur personnelle. L'excision oriente l'érotisme sur le vagin, porte ouverte aux spermatozoïdes, agents externes de la fécondation [...] Dans l'excision on a souvent vu une volonté de priver la femme d'un organe de plaisir au moment où il lui faut passer d'une sexualité libidineuse à une sexualité socialisée et clanique (Henri, 1960 : 167).

La citation de Pierre Henri explicite la manière dont la sexualité féminine a été historiquement réduite à sa fonction reproductive, au détriment de sa dimension personnelle et érotique. En ce sens, l'excision incarne cette logique de contrôle sur le corps des femmes, où le plaisir est délibérément

réprimé pour conformer la sexualité à des normes sociales et claniques. L'ablation du clitoris, organe principal du plaisir féminin, renforce cette volonté de transformer la sexualité en un acte strictement procréatif, en accordant au vagin un rôle central en tant que simple « réceptacle » des spermatozoïdes. L'excision devient une manière d'imposer une sexualité patriarcale qui prive les femmes de leur autonomie et de leur droit au plaisir, tout en les subordonnant aux structures sociales qui valorisent uniquement leur capacité à enfanter. Cette idée est renforcée dans *Sexe et société en Afrique noire* où Jean-Pierre Ombolo considère que l'excision :

[...] se rencontre très constamment en Afrique noire [et] soulage et limite les appétits sexuels de la femme. Cette explication (proprement sexuelle) repose sur un fondement anatomo-physiologique à savoir la présence, dans l'appareil génital féminin du clitoris, organe sans rôle utilitaire dans la mécanique de la fécondité, et dont la seule fonction semble donc de procurer le plaisir érotique. Les sociétés africaines semblent s'être émues devant ce phénomène ; aussi certaines d'entre elles se sont avisées de supprimer chez la femme cet organe du plaisir stérile, donc asocial, pour ne laisser que le vagin, organe du pouvoir fécondant, donc social (Ombolo, 1980 : 167).

L'abolition de l'excision a pris beaucoup d'importance ces derniers temps. On réclame de plus en plus le débarras de telles coutumes anachroniques et malveillantes qui sont fondées sur la violence physique et psychique de la femme, enfant dans la plupart des cas. Les opposants estiment qu'il faut impérativement cesser de considérer que ces traditions font partie d'une culture et qu'il faut penser davantage à la santé de plusieurs milliers de filles qui tombent victimes de ces croyances vénérées. Jean Pliya, écrivain béninois et une des voix africaines qui se dressent contre l'injustice à l'égard de la femme africaine, s'oppose à ces pratiques en signalant que :

La construction d'une nation moderne exige la destruction de certaines répliques du passé. Tant que les femmes béninoises seront victimes d'une pratique aussi inutile que dangereuse, on perdra l'occasion de compter des femmes valides dans le processus de développement de notre pays. Toutes personnes concernées par le fléau doivent serrer les coudes et intensifier leurs croisades. Nous ne cesserons d'alerter l'opinion publique au Bénin qu'en cette fin du 20^e siècle une pratique qui existerait depuis plus de 2500 ans avant l'apparition de l'Islam et du christianisme est encore de mise aujourd'hui. Au-delà du caractère du phénomène, il faut oser crier haro sur la pratique (Pliya, 1998 : 3).

Ce passage traduit visiblement la volonté de l'élite africaine de se débarrasser d'un lourd fardeau périlleux qui continue d'être pratiqué au nom de la culture. La génération des écrivains contemporains a donc pris la décision de lutter contre cette forme de torture intensifiée en faisant de ses œuvres littéraires une arme de combat. Par conséquent, on remarque que l'évocation des traditions et des mythes jalonne considérablement la production littéraire contemporaine de l'Afrique noire. Plusieurs romans et témoignages sont consacrés aux mutilations sexuelles, principalement dans les années soixante-dix.

La Parole aux négresses d'Awa Thiam paru en 1978 est considérée parmi les premiers ouvrages traitant de la question de l'excision en mettant en cause le fatalisme de cette pratique et en l'exposant dans le débat public. Cette œuvre se présente sous la forme de témoignages effectués auprès de plusieurs personnes, femmes et hommes, âgés et jeunes, musulmans et autres, afin de témoigner de leurs avis sur l'excision. Ce récit donne plus de valeur à la parole de la femme excisée en particulier, et a l'avantage de montrer que la religion islamique ne cautionne pas l'excision, ce qui est d'ailleurs clair puisque aucun verset coranique ne recommande cette pratique. *La Parole aux négresses* a beaucoup influencé les mouvements féministes en Occident qui se sont basés sur cet écrit afin d'alarmer les femmes et la société civile.

En 1985, la romancière sénégalaise Aminata Maïga Ka, s'inspire d'un fait divers relatif à l'excision et écrit *La Voie du salut* suivi de *Le Miroir de la vie* afin de raconter les circonstances du décès d'un bébé âgé de trois mois à la suite de son excision. Le passage suivant montre que la tradition aveugle les consciences et aboutit à des catastrophes humaines : « Comment avez-vous osé exciser ce bébé et à cet âge ? tonna Baba. La jeune mère éclata en sanglots : Doctor, c'est la tradition ! » (Maïga Ka, 1985 : 19).

Après la période des années quatre-vingt, plusieurs romans traitant de la question de l'excision ont vu le jour. On cite *Tu t'appelleras Tanga* (1988) de Calixthe Beyala, *Mariage copie* (1994) de Aïcha Fofana, *Une jeune fille simple* (1995) de Fawziya Kassidja et *Rebelle* (1998) de Fatou Keita. Les héroïnes évoquées dans ces œuvres n'ont pas toutes subi l'épreuve de l'excision. Mais ces auteurs ont le désir commun de dénoncer cette

tradition désuète et d'exprimer les traumatismes psychique et physique engendrés afin de l'abolir.

Selon la critique Herzberger Fofana, les femmes de lettres ont montré une inquiétude importante face à ce phénomène enraciné dans les mentalités. Le roman qui représente un genre littéraire propice au traitement de tel sujet s'avère d'une valeur persuasive et argumentative qui vise la sensibilisation et la diffusion des informations relatives aux dangers de l'excision. Kesso Barry déclare dans *Kesso, princesse Peulhe* (1988) : « Comme toutes les souffrances, elles passent. Mais elles étaient inutiles. Nous ne devons pas mettre sur le compte de la religion une coutume d'origine orientale pour prétendre défendre notre culture, notre africanité » (Kesso, 1988 : 32).

Dans *Collier de chevilles* (1983), Adja Ndeye Boury Ndiaye explique les conséquences de l'excision sur la santé et met le point sur la douleur atroce que peut provoquer la cicatrice lors de l'accouchement. L'expérience de l'auteur en tant que sage-femme lui permet d'estimer à quel point cette pratique cause la souffrance aux femmes, particulièrement au cours de la période de procréation : « Appartenant à une ethnie qui ne pratique pas l'excision, étant lébou, je n'en ai connu les désagréments que dans l'exercice de ma profession. Les femmes souffrent d'épisiotomie, c'est-à-dire de déchirures volontaires qui peuvent provoquer des rétentions urinaires ou des fistules » (Boury Ndiaye, 1983 : 54).

Dans *Rebelle* (1998) de Fatou Keita, bien que l'héroïne n'ait pas subi la pratique de l'excision grâce à un incident qui lui a permis le chantage avec l'exciseuse en relation sexuelle illégitime avec un homme du village, elle se donne complètement au militantisme en s'activant contre ce rite qui avait dû changer le sens de sa vie. D'autres épisodes de sa vie relatifs à des traditions comme le mariage forcé, puis la fuite dès son jeune âge, lui ont donné un avant-goût pour conduire un mouvement féministe dont l'objectif ultime est de se libérer et vivre dignement sans contrainte patriarcale. *Mutilée* (2005) de Khady Koita suit la même lignée. Ce témoignage poignant sur la pratique de l'excision représente aussi un point de transition entre l'époque du dit et du non-dit. Il raconte le trajet de l'évolution d'une femme excisée et expatriée qui a accédé par les cours d'alphabétisme en France aux clés de la réussite et de la lucidité.

Malgré l'émergence d'une grande vague d'opposants à l'encontre de l'excision, des auteurs continuent à soutenir cette pratique en lui donnant toute sa valeur. Ils considèrent que l'excision est une tradition qu'on doit perpétuer et sauver de l'oubli, car elle est porteuse du signe de la cohésion sociale et de la solidarité entre les communautés et les tribus. L'excision serait aussi, par conséquent, une affirmation de l'identité africaine. Leurs récits ne s'opposent pas à l'excision ni la mettent en cause. C'est le cas, à titre d'exemple, de Flora Nwapa dans son roman *Efuru* (1966) : « L'époux d'Efuru arriva à la maison et on le mit au courant de la prochaine cérémonie d'excision de sa femme 'On doit le faire maintenant, mon fils. En outre, c'est le meilleur moment. On ne peut pas attendre, jusqu'à ce qu'elle soit enceinte' » (Nwapa, 1997 : 13). Le passage montre que l'excision est décrite comme étant une coutume qui fait partie intégrante de la culture de cette communauté. Par la suite, on constate que Flora Nwapa emploie l'expression « bain purificateur » afin de mettre l'accent sur le côté positif de cette coutume. Elle adhère aux codes imposés par la société à laquelle elle appartient. Elle met en scène un personnage (la mère qui va subir l'excision) conscient des dangers de l'excision, mais qui reste cependant convaincu de l'obligation et de l'urgence de la subir : « Je vais être prudente. Mais dans tous les cas, cela fera mal, mais la douleur est comme la faim, elle finit par passer. » (Nwapa, 1997 : 13). La femme semble même convaincue que l'on ne devient femme qu'après avoir été excisée : « Gnobu ! mon enfant. Nous, femmes, devons toutes passer par là. Ne t'en fais pas. » (Nwapa, 1997 : 13).

Dans *Les Soleils des Indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma, Salimata est initiée par sa mère à son futur rôle d'épouse. Cet enseignement transmis par la mère constitue une continuation du projet communautaire qui vise la perpétuation des pratiques ancestrales comme l'excision. La mère joue le rôle d'une véritable gardienne de la tradition : « Tu verras, ma fille : pendant un mois, tu vivras en recluse avec d'autres excisées, et, au milieu des chants, on vous enseignera tous les tabous de la tribu. L'excision est la rupture, elle démarque, elle met fin aux années d'équivoque, d'impureté de jeune fille, et après elle vient la vie des femmes » (Kourouma, 1968 : 38).

Abasse Ndione de sa part, cherche à travers son roman *Ramata* (2000) à légitimer la pratique de l'excision. En fait, elle considère que la frigidity, qui n'est qu'une conséquence de l'excision selon les stéréotypes, peut être facilement surmontée et que la femme excisée peut accéder dans des conditions particulières à l'orgasme sexuel. Elle déclare que « l'excision n'avait rien à voir avec la frigidity, car avec lui elle jouissait. » (Ndione, 2000 : 331). Abasse Ndione fait confondre sa voix avec celle de son personnage principal en lui recommandant de demander pardon aux gardiens de cette tradition ancestrale :

Elle devrait demander pardon à tout le monde, à la coutume, qu'elle ne jugeait plus stupide, aux trois vieilles exciseuses et à ses parents qui avaient respecté la tradition. Même la douleur qu'elle avait gardée dans la tête avait complètement disparu. Au fond, était-ce si douloureux tout ça ? Elle n'en était plus si sûre, cela remontait à longtemps (Ndione, 2000 : 331).

Ce passage montre que le personnage tend à se réconcilier avec la collectivité, ou selon les termes de Charaudeau et Maingueneau, on assiste à une certaine « conscience de soi » qui se construit à partir d'une « identité collective » (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 165). Cette situation semble contredire les mouvements féministes, ceux qui visent à se détacher du pouvoir de la tradition afin de libérer la femme de son statut de subalterne.

2. L'écriture autobiographique et le reniement

Appelfeld déclare que « la mémoire est sans aucun doute l'essence de la création » (Appelfeld, 2006 : 14). La mémoire remise en action à travers l'écriture est réparatrice dans le sens où une reconstruction identitaire se met en place, ce qui se révèle nécessaire pour cicatriser la plaie provoquée par l'expérience traumatisante qui s'enracine de façon douloureuse dans les perceptions et les émotions de la personne comme un « corps étranger » (Freud, Breuer, 1956 : 4) malgré l'écoulement du temps. Ricœur voit que la mémoire, « composante temporelle de l'identité » (Ricœur, 2000 : 98), définit cette dernière et se mobilise « au service de la quête, de la requête [et] de la revendication d'identité » (Ricœur, 2000 : 98). Ces auteurs convergent vers l'idée que la mémoire, bien qu'elle soit empreinte de

douleur et de perturbations, joue un rôle important dans la réhabilitation de l'individu. Ainsi, la mémoire n'est pas seulement un réservoir du passé, mais un vecteur de transformation qui aide à la réconciliation avec soi-même et à la reconstruction identitaire. En somme, les théories d'Appelfeld, Freud, Breuer et Ricœur se complètent en offrant une compréhension holistique de la manière dont la mémoire influence la création, la guérison et l'identité.

Écrire et apporter son témoignage a été pour Mariama Barry une nécessité afin de se libérer intérieurement, d'où l'intérêt de choisir cette œuvre dont le témoignage revêt un but moral et pédagogique. *La Petite Peule* est l'une des plus grandes œuvres littéraires d'Afrique subsaharienne écrites qui témoigne d'une expérience criminelle de l'histoire, à savoir l'excision. Si Mariama Barry a publié son roman, c'est une manière pour elle de donner corps aux souvenirs afin que tout le monde ait conscience de ce qui se passe et de mettre en lumière les crimes d'excision commis pour ne pas oublier. Cette œuvre n'est pas soustraite à une visée pédagogique. À travers une écriture autobiographique, ce témoignage veut instruire les lecteurs et leur montrer la réalité de l'excision et l'enfermement dans les carcans de la tradition pour susciter leur indignation.

Les traditions se révèlent dans toutes les œuvres romanesques africaines comme de véritables facteurs qui contribuent à la dégradation de la femme et à son anéantissement. Dans ces œuvres, on parle de beaucoup de pratiques mutilantes qu'il soit au niveau physique ou moral. Il s'agit de l'excision, de l'infibulation, du tatouage des lèvres, du rite de l'œuf, etc. Toutes ces pratiques ancestrales sont souvent au service d'un patriarcat despotique qui craint l'émancipation de la femme et son épanouissement. Le maintien de ces traditions mutilantes est souvent garanti par la femme elle-même qui se révèle une véritable gardienne de la tradition, incapable de changer un destin imposé à travers les générations. Poussées par un désir fou et aveugle de changement et de révolte, les écrivaines contemporaines osent aborder ces sujets longtemps considérés comme tabous. Mais la manière de traiter ces épisodes traumatiques reste nuancée.

Dans *La Petite Peule*, on remarque une contradiction entre le genre littéraire dans lequel Mariama Barry classe son roman et les caractéristiques génériques de ce dernier. De prime abord, on considère

que ce texte relève bel et bien d'un roman à caractère autobiographique, si l'on s'appuie sur la définition de Philippe Lejeune : « Le lecteur peut avoir toutes les raisons de soupçonner, à partir des ressemblances qu'il croit deviner, qu'il y a identité de l'auteur et du personnage, alors que l'auteur, lui, a choisi de nier cette identité, ou du moins de ne pas l'affirmer. » (Lejeune, 1975 : 98). Philippe Lejeune souligne une spécificité cruciale du roman autobiographique : la tension entre la perception du lecteur et l'intention de l'auteur concernant l'identité entre le narrateur et le personnage. Lejeune observe que les lecteurs, en voyant des ressemblances entre l'auteur et le personnage, peuvent présumer une identité réelle, alors même que l'auteur peut choisir de dénier ou de ne pas affirmer explicitement cette identité. Cette dichotomie explique comment le roman autobiographique navigue entre vérité subjective et construction narrative. L'auteur peut ainsi manipuler la frontière entre réalité et fiction, en utilisant la ressemblance pour enrichir la profondeur du récit tout en préservant une certaine distance ou ambiguïté. Cette approche permet à l'auteur d'explorer des aspects de sa vie personnelle tout en respectant ses choix narratifs et identitaires.

En reliant les perspectives de Charaudeau et Maingueneau avec celles de Philippe Lejeune, nous pouvons approfondir la compréhension entre l'auteur, le personnage et le lecteur dans le contexte du roman autobiographique. Charaudeau et Maingueneau, par leur analyse de l'épitexte, soulignent l'importance des éléments contextuels, tels que les interviews et les éléments éditoriaux, qui façonnent la manière dont un texte est perçu et interprété. À partir des interviews réalisées avec l'auteur, on remarque que cette dernière nie toute identité entre elle et le personnage principal, malgré les ressemblances qui nous orientent vers le genre autobiographique. Ce dilemme antagonique entre l'anonymat et le désir de raconter une expérience réellement vécue par l'auteur laisse entrevoir un conflit intérieur chez Mariama Barry. Son expérience avec l'excision l'oblige à dire, mais des circonstances inconnues l'empêchent de confirmer l'identité réelle du personnage principal. Le corps dans *La Petite Peule* agit comme un déclencheur essentiel de la mémoire. Cette dernière apparaît dans le corps et ses mouvements donnant lieu ainsi à une mémoire corporelle et affective à la fois.

Le choix du genre autobiographique est une voie argumentée par Barry. C'est une façon de se définir et d'exprimer à travers la fiction ses croyances et sa position. La forme narrative de cette identification est liée à un récit de soi dont l'objectif est de raconter son histoire mais aussi de dire les événements et leur pourquoi. Le retour au passé pour Barry est une tentative dissimulée de se repositionner par rapport à son identité et de répondre à la question « que suis-je ? » et de se définir comme « être psychologique et moral » (Mauss, [1938], 1966 : 334). Le récit barrien est un récit autobiographique contemporain dont l'objectif est de ne pas répondre à la simple question « que suis-je ? » pour satisfaire un besoin d'identification personnelle de l'auteur, mais il s'agit d'une configuration narrative du moi pour les autres aussi. Ricoeur affirme que l'identité narrative dans l'autobiographie est façonnée par la responsabilité éthique et la volonté d'imposer une vision du monde au lecteur. Pour Ricoeur, le récit autobiographique va au-delà d'une simple définition de soi ; il est une construction active qui cherche à engager le lecteur dans une réflexion sur l'identité et le monde. Il avance que « la responsabilité éthique est le facteur suprême de l'ipséité » (Ricoeur, 1990 : 57), c'est-à-dire que l'identité narrative dans le genre autobiographique n'est pas une simple définition de soi-même, mais une création qui « vise à imposer au lecteur une vision du monde » (Ricoeur, 1990 : 57). *La Petite Peule* est un roman autobiographique qui présente une tentative de réconciliation avec une altérité agressive du passé mal tolérée par l'auteur et dont la confrontation est « ressentie comme une menace » (Ricoeur, 1990 : 99) ou « comme un danger pour l'identité propre » (Ricoeur, 1990 : 99). Cette menace aussi psychologique que physique enfouie dans la mémoire de Barry constitue une trace mémorielle qui fait partie de l'identité de l'auteur qu'elle a choisi d'exposer dans son écrit de manière distanciée par rapport à sa personne.

3. La gestion mémorielle traumatique

L'excision est une expérience traumatisante très répandue en Afrique, plus particulièrement chez les africains de confession musulmane, mais aussi chrétienne et chez les animistes. L'Institut National de la Statistique au Cameroun déclare dans une étude démographique que « Selon les us et

les coutumes, les filles sont excisées soit avant qu'elles ne développent des caractères sexuels secondaires, soit pendant l'adolescence ou à la première parturition. » (Institut National de la Statistique au Cameroun, 2005 : 237). Il affirme que « dans la grande majorité, l'excision a été pratiquée par une praticienne traditionnelle : soit une exciseuse, soit une accoucheuse traditionnelle. Les excisions pratiquées par des professionnels de la santé restent marginales » (Institut National de la Statistique au Cameroun, 2005 : 238) et que les raisons qui expliquent la pratique de l'excision selon les hommes et les femmes en Afrique se résument dans « la nécessité religieuse et la reconnaissance sociale » (Institut National de la Statistique au Cameroun, 2005 : 237).

La mère de l'enfant dans *La Petite Peule* qui ne connaît pas la raison de l'excision, joue le rôle de gardienne de la tradition. Elle explique à sa fille les bienfaits mensongers de l'excision : « C'est toujours nous, les femmes qui subissons les épreuves ; c'est également nous qui sommes gardiennes de la tradition pour notre progéniture femelle même quand le sang doit couler. » (Barry, 2000 : 21). La mère continue :

Quant à ce qui vient de t'arriver, cela te fait grandir, car jusque-là tu n'avais connu aucune souffrance. Tu étais une enfant, tu ne connaissais que la joie de l'insouciance. Cette épreuve, parce qu'elle est douloureuse, te donne un autre pouvoir, celui de maîtriser la souffrance [...] Et lorsque, femme, tu accoucheras, tu t'accroupiras, tes dents s'enfoncèrent dans un chiffon ou un morceau de bois, car aucun cri ne devra sortir de ta bouche. [...] Tu auras subi ce que moi-même j'ai subi, dans le même ordre (Barry, 2000 : 120).

La mère se présente dans ce passage comme un véhicule de valeurs dictées par le patriarcat. Elle assure le contrôle du corps de sa fille en perpétuant la pratique de l'excision dictée par le patriarcat de façon forcée. Il semble que « dans un rapport sexuel comme dans la forêt, il n'y a pas lieu pour l'égalité ou au partage, plutôt des rapports entre un fort et un faible, un dominant et un dominé » (Marfouq *et al.*, 2021 : 659). Le destin biologique réservé à la petite fille est décisif quant à son avenir. La fille est alors conditionnée et son corps lui échappe à cause d'un souffrir et d'un subir héréditaires. L'enfermement devient inévitable dans le cas où l'on considère que ce rite traditionnel est obligatoire pour passer au statut de maturation. L'affirmation du sujet féminin passe impérativement par la

douleur : excision, menstrues, perte de virginité, accouchement, etc. Ces épisodes traumatisants font de l’auteur une femme qui veut à fond raconter sa souffrance afin d’oublier, mais l’écriture se bloque à cause d’un diktat traditionnel qui l’empêche de montrer sa faiblesse et sa tristesse. Par conséquent, nous avons affaire dans *La Petite Peule* à une écriture qui mélange le vouloir dire qui se heurte à l’impossibilité de dire tout.

Dès l’âge où la petite peule devait être excisée, on remarque qu’elle n’a jamais voulu se débarrasser de cette partie intime de son corps. Déjà, son affrontement avec l’exciseuse nous montre la tentative de l’enfant de s’enfuir afin de protéger son corps. Le passage suivant montre le désir de l’auteur d’extérioriser sa douleur profonde qui n’a pas guéri malgré le temps et qui continue de lui rappeler sans cesse qu’elle aurait pu vivre autrement si elle n’était pas née peule :

Je réalisai dès lors ce qui m’attendait. Je me redressai, pris mes jambes à mon cou : je voulais rentrer chez moi. Mais je fus rattrapée. Une, deux assistantes m’empoignèrent, je me débattis comme un diable. Je fus jetée sur la natte. La grosse dame s’était assise sur ma poitrine d’enfant et tenait mes jambes bien écartées. J’avais beau lui mordre les fesses, je ne pouvais plus crier. J’étais complètement asphyxiée par son poids (Barry, 2000 : 13).

L’expression « je me redressai, pris mes jambes à mon cou : je voulais rentrer chez moi » traduit un désir fort de la part de la petite peule à se réapproprier son corps. Mais le souvenir de l’excision empêche Mariama Barry de décrire en détail le reste de l’événement, c’est-à-dire pendant et après l’excision. La narratrice se contente de mentionner ce qui suit : « Je perçus entre mes jambes le contact glacial de quelque chose de tranchant. Sur le coup, je n’ai pas réalisé la douleur, et je n’ai pas vu l’arme du bourreau, son visage non plus. » (Barry, 2000 : 30). Dans ce passage comme dans celui qui le précède, le lecteur peut observer que la narratrice ne veut pas raconter concrètement et précisément la scène de l’excision. Elle refuse de dévoiler l’identité de « La grosse dame » et du « bourreau », de nommer « l’arme du bourreau » et ce « quelque chose » qui a un contact glacial avec son corps et même de spécifier quel organe a été ôté de son corps. Par la suite, la narratrice ne semble décrire aucune douleur relative à l’acte d’excision, bien que le roman ait été écrit afin de lutter contre cette pratique. L’extrait lie la mémoire corporelle et affective au récit

autobiographique. Philippe Lejeune, en analysant le roman autobiographique, souligne que les lecteurs peuvent percevoir une relation directe entre l'auteur et le personnage, même lorsque cette identité est niée ou distanciée par l'auteur. Dans cet extrait, la violence physique et émotionnelle vécue par le personnage principal est présentée avec une telle force que l'on ressent une véritable immersion dans l'expérience traumatique, ce qui invite les lecteurs à établir des liens entre la narration et la réalité vécue par l'auteur. Selon Ricœur, la mémoire et le récit ne sont pas simplement des réminiscences du passé, mais permettent à l'auteur de négocier et de transmettre sa vision du monde. Ici, la narration fonctionne comme un moyen de présenter une perspective personnelle et éthique sur la violence subie.

Tous les épisodes et descriptions ôtés de la trame romanesque demeurent une réalité qui n'habite que la mémoire de l'auteur qui refuse son extériorisation. Cela nous conduit à dire que nous sommes devant un traumatisme psychique qui se révèle bel et bien dans une écriture caractérisée par la syncope et la périphrase. Lors d'une interview, Mariama Barry semble affirmer ce constat en déclarant que l'excision est « une pratique traumatisante » (Ongoundou, 2000 : 35).

L'extériorisation de son mal ou du moins, une partie de son malheur ne semble plus d'un effet thérapeutique pour l'auteur. À ce propos, elle précise : « Je ne voulais plus penser à mon mal. Plus j'y songeais et moins je supportais ce que j'avais subi et ce monde qui m'entourait. Je retenais à grand-peine une envie furieuse de mettre toutes ces femmes dehors et de crier à tue-tête. À ce moment-là, j'ai dû vraiment étouffer cette envie folle de crier » (Barry, 2000 : 15).

En examinant l'extrait de Mariama Barry à travers le prisme de la théorie de Paul Ricœur sur la mémoire et le récit autobiographique, nous pouvons voir comment la réticence de l'auteur à extérioriser pleinement son traumatisme se connecte à la manière dont la mémoire est représentée dans son écriture. Ricœur soutient que le récit autobiographique est une manière pour l'auteur de négocier et de façonner son identité à travers un récit qui cherche à transmettre une vision du monde. La mémoire, selon Ricœur, n'est pas seulement une réminiscence du passé, mais un processus actif de reconstruction narrative qui permet de faire face à des événements

douloureux. Ainsi, l'écriture de Barry, en maintenant une certaine distance par rapport à la réalité de son traumatisme tout en exprimant sa douleur et son désir d'extériorisation, montre comment la mémoire est traitée dans le récit autobiographique. Le processus de narration devient alors un espace où l'identité et le traumatisme sont négociés.

Ce processus de répression de la mémoire qui résulte d'une culture qui impose aux femmes le silence et la répression émotionnelle, reflète les concepts freudiens de refoulement et de mémoire inconsciente. Selon Freud, la mémoire peut être inhibée par des mécanismes de défense qui dissimulent des émotions et des souvenirs douloureux. En citant Freud, Roland Gori explique que : « Très tôt Freud a mis en évidence que là où le souvenir visuel prévaut c'est la mémoire du mot qui fait défaut. Tout se passerait comme si en cherchant à nous souvenir nous évitions d'avoir à nous rappeler. » (Gori : 2003).

La répression de la mémoire se manifeste dans la narration de Barry comme une forme de récit tronqué, où les détails essentiels sont souvent laissés de côté pour éviter la douleur et la stigmatisation sociale. En parallèle, la perspective de Paul Ricœur sur la mémoire narrative éclaire la manière dont cette narration conditionnée contribue à la construction de l'identité. Ricœur argue que la mémoire est reconstruite à travers des récits cohérents qui cherchent à donner sens à notre expérience. La narration dans *La Petite Peule* s'apparente à un exercice de gestion de la mémoire où il faut bien choisir entre ce qui peut être dit de ce qui doit être omis. L'étouffement de la mémoire par ce genre de mutisme aboutit finalement à une narration réprimée qui s'efforce de raconter, mais qui néglige les détails de la description. Il s'agit alors d'une écriture conditionnée, une écriture ancrée dans une culture qui force la femme à demeurer silencieuse et à ne pas divulguer ses émotions et son mal : « Surtout on ne pleure pas. Si on pleure, on pleurera toute sa vie. » (Barry, 2000 : 13) ; « On ne pleure pas..., vous devez étouffer vos cris, maîtriser votre corps [...] Il ne nous restait plus qu'à pleurer en silence. » (Barry, 2000 : 17). On peut comprendre d'où viennent cette interdiction de pleurer et cette contrainte à étouffer le mal-être, si on se réfère à Françoise Lionnet qui déclare que : « L'excision est considérée comme étant parmi les rites de passage, les pratiques initiatiques ayant pour objectif de [...] tester [...] la capacité

d'endurance à la douleur de l'individu, son habileté à demeurer impassible et stoïque [...] C'est une expérience qui forme le caractère. » (Lionnet, 1998 : 24). Dans une perspective freudienne, la réticence de l'auteur à narrer les détails de la scène d'excision est une nécessité qui relève de l'hygiène mentale. Marie Josée Couchaere explique que :

[...] l'oubli correspond à une nécessité de notre vie. Il se révèle un facteur de l'hygiène mentale et organique. Si, sans nos souvenirs nous ne pourrions pas vivre, avec trop de souvenirs nous ne pourrions pas vivre non plus. En quelque sorte, il y a un actif de l'oubli qui exerce constamment une action médicale. Freud a montré que nos oublis sont une fonction et qu'ils sont nécessaires. Notre mémoire se refuse, dit Freud, à retenir dans la conscience ce qui est contraire à notre intérêt. Quand on connaît un conflit aigu ou un état affectif désagréable, on a tendance à le refouler pour se protéger par instinct de conservation. Ceci fait dire à Freud que nos oublis et nos silences sont éloquents au même titre que nos souvenirs. Pour Freud, la douleur est bien le moteur de l'oubli. Faire remonter le passé à la surface revient alors à le neutraliser, à l'apaiser (Couchaere, 2001 :15).

Considérée comme une épreuve qui participe à la formation du sujet féminin, l'excision est alors une forme de résistance à la souffrance. Verbaliser la douleur relative à l'acte d'exciser se montre incompatible avec le désir de l'oubli chez Mariama Barry dans *La Petite Peule*, d'où la complexité de la situation. L'écriture de l'oubli à laquelle se donne Mariama Barry laisse voir qu'il s'agit en réalité d'une écriture du refoulement et de la mémoire traumatique. On ne peut plus parler d'oubli dans telles circonstances où le corps est touché et ne cesse de rappeler à chaque contact sa mutilation qui contrarie les profondeurs de l'être. Alice Walker voit que le corps n'oublie jamais la douleur :

La plupart des femmes commencent par dire qu'elles ont oublié la douleur. Mais lorsque vous leur posez une question, elles disent que si elles le pouvaient, elles aboliraient l'excision en tant que tradition. Et lorsque vous leur demandez pourquoi, elles répondent toujours à cause de la douleur [...] Elles n'ont pas oublié et le corps n'oublie jamais. Le corps n'oublie pas la douleur (Walker, 1986 : 347).

L'écriture de l'oubli est alors un examen qui vise à repousser des souvenirs et des images qui persistent et refusent de s'effacer. Marfouq souligne que : « Les enfants subissant une agression par l'Autre choisissent souvent de se replier sur leur corps » (Marfouq et al., 2023 : 308).

Cela entraîne certainement une narration infidèle. On assiste alors à une sorte de tension entre la narration qui manifeste la volonté d'oublier dans *La Petite Peule* et les exigences de l'écriture autobiographique qui invite la mémoire à s'exprimer. Cette forme de répression de la mémoire et des souvenirs témoigne de ce que Paul Ricoeur considère comme des : « formes dissimulées du souffrir : l'incapacité de raconter, l'insistance de l'inénarrable [...] [qui] vont bien au-delà de la péripétie, toujours récupérable au bénéfice du sens par la stratégie de la mise en intrigue » (Ricoeur, 1990 : 370).

L'écriture dans ce contexte est un exercice complexe de négociation avec la mémoire et ce que permet la société et l'entourage. Elle n'autorise pas une catharsis qui vise la purgation, car la description de l'acte d'exciser n'est pas objet d'une visualisation fidèle et complète de la scène. La visibilité de la clitoridectomie à travers la description entraînera certainement chez le lecteur une pitié et une compassion recherchées par la catharsis au sens aristotélicien du terme, ce qui s'avère absent dans le cas du roman soumis à l'étude. Cela est prouvé par Mariama Barry elle-même qui déclare : « Le fait de sortir ce livre ne me guérit pas de mon passé. Mais je vis avec et j'assume. » (Ongoundou, 2000 : 35). Elle précise aussi que : « J'ai dû vraiment étouffer cette envie folle de crier. J'aimerais maintenant libérer tout cela, dans une forêt vierge, avec un cri déchirant qui réveillerait ses habitants. Puis je m'évanouirais, pour ne pas me voir dévorer. » (Barry, 2000 : 15).

La Petite Peule est l'expression d'une révolte et d'une rébellion impossibles, étouffées et traumatiques qui repoussent le partage et craignent les conséquences de la verbalisation du mal et de la douleur. Cette situation que nous communique Mariama Barry à travers le refoulement, l'enfermement, l'étouffement et le traumatisme sont capables de réveiller la conscience des lecteurs et confèrent à l'œuvre l'honneur d'être une arme pour l'abolition de l'excision, car à travers le non-dit on se rend compte à quel point cette expérience douloureuse affecte la femme excisée.

Conclusion

En définitive, le traitement des traditions par les femmes auteurs africaines n'est pas toujours lié à une expression libre d'un point de vue. Il y a plusieurs facteurs qui entrent en considération en voulant aborder de tels sujets sensibles. Mariama Barry se montre opposée à la pratique de l'excision, mais ne peut aborder en détail les séquences de cet événement qui a entraîné des conséquences lourdes sur sa vie future, car la communauté interdit à la femme de montrer sa faiblesse. Le discours féminin est encore contraint à ne pas dire tout lorsqu'il s'agit des questions féminines et des lois que la société patriarcale a l'habitude d'appliquer depuis la nuit des temps. L'autocensure en Afrique qui engage une nouvelle relation du sujet à son écriture et à son lecteur avec qui on partage et duquel on se protège à la fois reflète à quel degré la femme africaine souffre dans le silence. L'autocensure qui peut faire échouer la création littéraire se montre dans notre cas d'étude comme un véritable stimulus qui donne à voir le caractère insaisissable du moi profond de l'auteur et la complexité de sa pensée.

Bibliographie

Appelfeld, A. 2006. *L'héritage nu*, traduit de l'anglais par Michel Gribinski. Paris : Éditions de l'Olivier.

Assia, M., Brija, A. 2021. « Langage obscène et injurieux dans *La Voyeuse interdite* de N. Bouraoui et *C'est le soleil qui m'a brûlée* de C. Beyala ». *Litera : Journal of Language, Literature and Culture Studies*, 31 (2), p. 653- 666. [En ligne] : <https://doi.org/10.26650/LITERA2021-866664> [consulté le 10 septembre 2023].

Barry, K. 1988. *Kesso, princesse* : Senghers.

Barry, M. 2000. *La Petite Peule*. Paris : Fayard.

Boury Ndiaye, A.N. 2013. *Collier de chevilles*. Paris : l'Harmattan.

Charaudeau, P., Maingueneau. 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.

Couchaere, M. 2001. *Le développement de la mémoire : outils pour une mémoire dynamisée*. Paris : ESF.

Freud, S., Breuer, J. 1956. *Études sur l'hystérie*, traduit de l'allemand par Anne Berman. Paris : PUF.

Gori, R. 2003. « La mémoire freudienne : se rappeler sans se souvenir ». *Cliniques méditerranéennes*, 2003/1 no 67. p. 100- 108. [En ligne] : <https://doi.org/10.3917/cm.067.0100> [consulté le 10 septembre 2023].

Henri, P. 1960. *L'érotisme en Afrique noire : Comportement sexuel des adolescents guinéens*. Paris : Payot.

Institut National de la Statistique, Ministère de la Planification, de la programmation du Développement et de l'Aménagement du Territoire, Yaoundé. 2004. Enquête démographique et de santé Cameroun. États-Unis, ORC Macro.

Kourouma, A. 1968. *Les soleils des Indépendances*. Paris : Seuil.

Lejeune, P. 1975. *Le pacte autobiographique*. Paris : Éditions du Seuil.

Lionnet, F. 1998. « Feminisms and Universalisms: Universal Rights and The Legal Debate Around the Practice of Female Excision in France ». [En ligne] : <http://humanities.ucsc.edu/CultStudies/PUBS/Inscriptions/vol-6/Lionnet.html> [consulté le 10 septembre 2023].

Maïga Ka, A. 1985. *La voie du salut*. Paris : Présence Africaine.

Marfouq, A., Brija, A. 2023. « Médée ou la maternité meurtrière dans *La Voyeuse interdite* de N. Bouraoui et *Fritna* de G. Halimi. Une lecture psychanalytique », *Folia Linguistica et Litteraria*, Vol. 45, 293-313.

Mauss, M. 1966. « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de moi ». Dans *Sociologie et anthropologie*. Paris : Puf.

Ndione, A. 2000. *Ramata*. Paris : Gallimard.

Nwapa, F. 1997. *Efuru*. Göttingen : Lamuv Verlag.

Ombolo, J.P. 1980. *Sexe et société en Afrique noire*. Paris : l'Harmattan.

Ongoundou, R.M. 2000. « Mariama Barry, La Petite Peule », Propos recueillis par Renée Mendy Ongoundou et publiés dans *Les interviews d'Amina*. [En ligne] : <https://aflit.arts.uwa.edu.au/AMINABarry20.html> [consulté le 10 septembre 2023].

Pliya, J. 1998. *Le Matinal* du 4 novembre, cité par Jean Claude Oulai, *L'excision en question : Le cas des Dan de Logoualé (Côte d'Ivoire)*, thèse de Doctorat sous la direction de M. Kouakou N'Guessan François, soutenue le 31 Mars 2009, Université de Bouake, Côte d'Ivoire.

Ricoeur, P. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.

Ricoeur, P. 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.

Verdier, R. 1995. « L'excision », *Mondes et Cultures*, LV 1-2-3-4.

Walker, A. 1986. *The color purple*. New York : Harcourt.



© *Synergies Portugal*, n° 12, Année 2024.
Revue du GERFLINT (Évreux - France)
- Décembre 2024 -

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb436447866>
Bibliothèque nationale de France.

Éléments sous droits d'auteur. Modalités de lecture et de citation, politique d'archivage
et mentions légales consultables sur le site de l'éditeur www.gerflint.fr et de la revue :
<https://gerflint.fr/synergies-portugal>

